

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

CHATOUILLONS LA MORT

AVANT QU'ELLE NE NOUS FASSE RIRE

Isabelle Arkham

HISTOIRES POUR L'AVOIR
JUSQU'À L'OS



VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

"Crâne de squelette fumant une cigarette"
Vincent van Gogh (vers 1885-1888) Domaine public



CHATOUILLONS LA
MORT AVANT
QU'ELLE NE NOUS
FASSE RIRE
poèmes et textes morbides

PRÉAMBULE
PAR UNE MANIÈRE DE
CHANSON

Texte inspiré de “La java des bombes atomiques”, de Boris Vian... voici donc une reprise assez cocasse et sanguinolente de cette œuvre.

On notera que l’auteur, par jeu, a gardé les mêmes rimes que l’original.

LA JAVA DU FN
(On achève bien les fachos)

Mon oncle, un fameux râ-
leur,
Imaginait en créateur
Des hécatombes comiques.
Sans avoir jamais rien com-
pris,
C’était une vraie avanie,
Sur les questions politiques.
L’était d’avant la télé tout’ la
journée,
Au fond d’son cellier,
Pour aider à l’audience.
Le soir il était dissous
Et plein d’ignorance,
Il nous expliquait tout :
Pour communiquer, le b.a-
ba
Mes poteaux, fiez-vous à
moi.
Beaucoup mieux qu’une
pancarte,
La question de l’agitateur
S’résout pour not’ mal-
heurs ;
C’est pas de cell’s de Bona-
parte.
C’est la baderne qu’est bra-
vache ;
Faut vraiment l’dire c’t’une
tach’.
Mais y va prendre la tan-
gente,
C’est peut-être une évoca-
tion,
Mais y s’approche d’la ré-

vocation.
Enfin, après les années cin-
quante
C’est sa fille qui rêve d’êt’
résidente ;
Voilà mon désap-
point’ment.

Il a étudié tous les discours
Des tenants du vautour ;
Et pour êt’ fidèle,
Pour écraser les bruits
d’égout,
Il rêvait de tirer un coup
Sur les amoureux d’la pu-
celle.
Il imaginait des crimes
atroces :
Éclater les crânes à coup
d’crosse,
Voire des choses encore
pires.
Des sortes d’ignobles tré-
pas,
Genre avec un vampire
Buvant d’la harissa.

De Jack il était envieux
De ses dépeçages ingé-
nieux.
Il était dévot d’ses tranches.
Leur faire des trous au cha-
lumeau,
Sucer jusqu’à leur cerveau
Cette bande de vraies
tanches.
Depuis de nombreuses an-
nées
Il essaye de fomenter
Une grande et bel’ héca-
tombe.
Sans aucune espèce de
honte,
Ce grand projet il monte.
Il cherche l’endroit de la
tombe
Des amateurs du groupe
Occident.
Faut pas l’faire bêtement,
Pour amonceler sur le tas,
Les cadavres de la vendetta.
Il ne fallait pas qu’il hésite ;
C’est alors qu’il visa

Du FN tous les magnats,
Afin qu’ils nous quittent,
Tous total’ment éventrés,
Pour que la paix germée
Puisse éclairer nos âges.
Lorsque l’hécatombe il a
osé ;
Il s’est mit au tronçonnage,
De la tête aux pieds.

Tonton devant ce résultat,
Loin d’un mea culpa,
Finit, leur coupant les
couilles.
Puis dans une fosse il a
traîné
Tous ces défigurés.
Ça f’sait une sacrée tam-
bouille,
Mais il était enfin heureux.
C’était assez facétieux,
Il voulut une expérience :
Il joua avec un crâne ; éper-
du.
Ça lui a remonté ses accus
De s’débarrasser d’ces pro-
tubérances ;
Il disait : « Bon débarras ».
La télé il ralluma,
Fini le galimatias.
Et dans le soir naissant,
Affalé benoîtement,
Heureux ; garnement.

*Dédié à mon père, Claude :
1922-2006 et à ma mère,
Paulette : 1928-2011*

DIS P'PA DIS M'MAN
C'QUOI LA MORT ?

Un vide ?
Un rempli ?
S'reposer
S'poser
En finir
'Vec la télé
Les courses
L'ménage
Enfin l'rien
Éternel farniente
Même sans
Cassoulet
Muscadet
L'blanc cass'
Sans cahouette
Enfin l'rien
N'plus penser
Payer
Voter
Prévoir
N'plus avoir
D'soucis
D'conseils
D'oseille
Enfin l'rien
N'plus dormir
Dormir toujours
Éveillé
Réveiller
Veiller aux autres
Ceux qu'sont
Restés
Enfin l'rien
Plus voir
Plus boire
Plus d'espoir
Aucun d'voir
Obligations
Douloureuses
J'paye plus
Enfin l'rien
Plus d'programme
Plus d'grammes
Psychodrame
D'gros
D'gras

Plus bouffer
Assoiffer
Enfin l'rien
Fini l'jité
L'Canard enchaîné
Les abonnements
L'résultat
Des présidentielles
Du loto
D'la prise d'sang
Fini
Rien
Vide
Qu'couic
Et si c'tait pas ça ?
Zut j'vais louper l'prochain
épisode de Star Wars !

J'VEUX PAS CLAMSER
SEUL

J'veux pas partir
Sans avenir
Mais sentir
La mort
Qui me mors
Sentir mon cœur
S'arrêter
Annihiler
Tout
Vous
Nous
Sans pathos
Avec un p'tit whisky
Cigare aux lèvres
Sourire en coin
Pieds en éventail
Les mains
Croisées
Serein
Enfin savoir
Si c'est si noir
Connaître l'infini
Enfin me reposer
Tranquillement
Visiter l'ailleurs
Éternel voyageur
Sans valise
Brosse à dents
Médicaments
Ordonnance
Sans pitance
Patience
Tout vient à point
Sans attendre
La décrépitude
Flasque
Inutile
Ridicule
Fini
Qu'on m'encule
Baise
Caresse
Paresse d'un corps
Contre le mien
Contre le sien
Fini l'amour
Toujours
J'veux pas partir
...seul

LE CLIENT QUI REND FOU¹

Conte morbide et d'humour
noir

C'est aujourd'hui que je prends la plume avec mon clavier pour épancher ma conscience. En effet je dois m'accuser d'un meurtre ; un beau meurtre, plein de fureur et de bave vengeresse.

C'était cet été, et j'avais ouvert ma boutique depuis déjà quelques mois ; les clients étaient certes rares, mais dans l'ensemble faisaient bon accueil à cette librairie un peu spéciale.

Nous étions un mercredi, ou un mardi... peut-être un jeudi. Ah non ! C'était un dimanche... le jour du saigneur.

J'étais en train de travailler à un quelconque futur ouvrage... Allan-Poe je crois.

...“pendant que je méditais, faible et fatigué, sur maint précieux et curieux volume d'une doctrine oubliée, pendant que je donnais de la tête, presque assoupi, soudain il se fit un tapotement”...

Un client entra.

— Bonjour monsieur, fis-je.

— Bonjour, j'aimerais un p'tit rosé.

— Je suis désolé, mais je ne fais pas d'alcool. Par contre j'ai une excellente bière sans alcool, une Krönbou, maltée, très agréable.
...“Ardemment je désirais le matin ; en vain m'étais-je efforcé de tirer de mes livres un sursis à ma tristesse”...

Là, il parut d'abord surpris. Je le comprenais, et ma foi la confusion “p'tit café” sans autre précision que son complément : “chez Denis éditions”, pouvait entretenir le doute. Mais sa réaction fut surprenante :

— Ah bon ? Mais y a bien marqué “P'tit café” sur la pancarte ! Et moi je croyais que c'était un bar !

— Je suis franchement désolé monsieur.

— Pas tant que moi ! Un dimanche ! Trou-ver un bar c'est comme chercher une bonne sœur dans une pissotière.

L'image était osée et un tantinet grivoise, et le ton était véhément. L'homme commençait à faire demitour en disant des insanités à mon égard... je vous en passe l'essentiel.

— Vous pourriez quand même indiquer “Sans alcool” sur vot'pancarte nom de dieu !

— Rien ne m'y oblige.

— C'est de la publicité mensongère !

Je ne sais pas ce qui m'a pris alors. Les yeux injectés de sang, j'ai saisi une agrafeuse, une grosse agrafeuse professionnelle, celle qui vous agrafe des paquets de feuilles par dizaines en un seul clac. Bref, elle était balaise.

Je lui ai défoncé le crâne. Le sang gicla, inondant sa chevelure de jets rubiconds. Et dans un dernier râle souffreteux, il s'est étalé par terre. Mort. Gisant... froid.

...“Et le soyeux, triste et vague bruissement des rideaux pourprés me pénétrait, me remplissait de terreurs fantastiques, incon-

mues pour moi jusqu'à ce jour”...

Heureusement aucune voiture n'était passée dans ce court instant, et tous mes voisins étaient occupés à leurs... occupations dominicales. Bref, je devais faire vite. Je tirais le corps par les pieds jusque dans ma boutique.

Je me jetai dans un fauteuil, allumai un cigare... je devais reprendre mes esprits.

Je fermai d'abord la porte à clef, mis le panneau “ouvert” sur “pause” et tirai le rideau. Je me rassais.

Il fallait faire quelque chose de ce corps.

Soudainement une idée me vint : j'avais un container de poubelles, et sans indications, qui trainait, en surplus, dans mon garage.

J'allais le chercher.

...“Mon âme en ce moment se sentit plus forte. N'hésitant donc pas plus longtemps”...

Le corps, bien plié, rentrait parfaitement. J'ajoutais un sac-poubelle à moitié rempli par-dessus. J'allais au fond du jardin poser le container près de l'autre sortie, celle sur la route de Sully. Je restais plus tard ce soir-là. Et pour me détendre, je regardais un film. Je ne sais plus trop lequel. “Les diaboliques” peut-être, ou “Shaun of the Dead”. À moins que ce ne soit “L'âge de glace”... peu importe, il me fallait me détendre.

En été la nuit tombe tard. Je devais attendre la nuit. Vers vingt-trois heures, j'ai poussé la poubelle sur quelques kilomètres.

...“Scrutant profondément ces ténèbres, je me tins

¹ Conte tiré de : “Contes presque vrais et pas totalement faux” de Énis (Denis éditions 2018).

longtemps plein d'étonnement, de crainte, de doute"...

La route jusqu'à Sully, un dimanche, était assurément calme, surtout en pleine nuit. Et un véhicule se voit de loin.

J'ai laissé ce con dans sa dernière demeure, à côté d'une autre poubelle, devant la première maison. Quelques heures plus tard, il y avait service funèbre.

Voilà, il fallait que j'écrive l'histoire, car maintenant comment je vais faire pour me débarrasser de ce nouveau macchabée-là... un con qui n'aimait pas ma bière !

...“et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve ; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; et mon âme, hors du cercle de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus !”...

Les clients sont quelques fois gonflants, faut bien s'en débarrasser.

LE SUICIDE EST INDOLORE

(titre inspiré de la chanson
“Suicide is painless”
du film “Mash”).

Je m'suis tranché les
veines :

Ç'a giclé sur toute la
scène !

L'sang coulant sur
l'exemplaire,
D'un livre qui va vous
plaire.

Il s'agit d'un mec qui
s'barre :

Définitivement, il en a
marre !

J'avais pensé d'abord à
m'pendre :

J'ai eu peur d'voir m'y
r'prendre.

J'aurais pu aussi m'tirer une
balle :

Ça fait du bruit et ça fait
mal !

S'jeter sous un camion, di-
rect ?

Pour le chauffeur c'est in-
correct !

Se jeter dans la benne heb-
domadaire ?

Mais des boueux j'suis so-
lidaire.

M'éventrer à la façon japo-
naise ?

La scène, à voir, eut été
mauvaise !

Je m'suis tranché les
veines :

Ça va gicler sur tout'la
scène...

L'sang coulant sur
l'exemplaire,
D'un livre qui va pas vous
plaire.

NOËL : QUEL ÉMOI M'HABITE ?

Il faisait nuit, et comme à
chacun de ces moments, je
faisais mon roupillon habi-
tuel et quotidien. Heureu-
sement j'avais bien chauffé
la maison à l'aide de
quelques buches en bois. Il
devait bien faire un 26°.

J'étais en train de faire un
rêve érotique : une danse
charnelle avec un beau
grand mec, tout doux et aux
mains baladeuses. Je me ré-
veillai avec une trique de
quatre-vingt-dix centimè-
tres !

Un bruit venu de l'étage en-
dessous, en bas.

Tout d'abord je retins ma
respiration. Je me relevai
sur mes six oreillers en
plumes. La housse de
couette faisait une sorte de
monticule au niveau de mon
sexe, comme une statue
avant son inauguration. J'ai
failli exploser de rire, et
j'avais une envie dingue de
m'astiquer le jonc, pour au
moins profiter de cette mer-
veilleuse opportunité.

Le silence.

Je commençais à me faire
du bien en taquinant le jou-
jou. Quand soudainement,
et cette fois, bien réveillé, je
perçus très distinctement un
verre tomber, au même en-
droit que je disais tout à
l'heure : à l'étage inférieur,
au-dessous de ma chambre.
J'oubliai définitivement
Popol, j'étendis la main
pour prendre ma batte de
baseball, que j'avais tou-
jours à portée.

Nu comme à mon premier
jour, mais tout de même un
peu plus vieux. J'enfilai
mes sandales. Au mot “enfi-

lai", la chose se redressa... c'était vraiment pas le moment d'insister pourtant.

Sur la pointe des pieds qui étaient dans les sandales, je me mis debout. J'entendis cette fois distinctement quelqu'un en train de ramasser des bouts de verre... je sais, j'ai l'oreille fine !

J'ouvris très très très (...) doucement la porte de ma chambre.

Je tendis l'oreille au maximum avec ma main gauche, ce qui excita encore le branquignol à turlutttes. Décidément, il pensait qu'à ça... mais son tour viendrait, ça n'allait pas louper. Faut servir si on veut se faire respecter !

Bref. Du haut de l'escalier, je descendis en bas, à l'étage inférieur (se reporter au début de l'histoire pour comprendre le tout).

J'entendis quelqu'un trifouiller dans une sorte de grand panier en osier... je vous l'ai dit déjà, et surtout cette nuit-là, j'ouïs fort bien.

Je m'approchais à pas de chat, parce qu'un loup c'est un peu lourd et ça risquerait de s'entendre. Bref, je tendis la patte et ouvrit délicatement la porte, dans un silence de cathédrale avant l'oraison funèbre.

Dans la pénombre, juste éclairée délicatement par les dernières lueurs de la cheminée. Un gros mec, pas mon genre du tout, et en plus habillé comme un pompier-queer, avec une sorte de grand vêtement rouge, un bonnet de la même couleur avec un pompon tout blanc. Il avait un pantalon, pareil : rouge,

et farfouillait dans une sorte de grosse malle en osier. Ça devait être la sienne, parce que moi ce genre de truc, je trouve ça un peu "too much".

Je lui ai foncé dessus avec ma batte, je lui ai explosé sa gueule à ce con.

Il cria, ou en tout cas il essaya, parce que ses dents commençaient à jouer une gigue :

— Mais je f'uis le 'ère oël ! euh 'ère oël !

Je l'ai pris par le colbac, lui et son panier... et hop ! Deyors !

Il a eu de la chance, parce qu'y avait, très bizarrement d'ailleurs, un traineau avec des rennes juste devant la baraque. Y en a qui ont de la chance !

Bon, j'étais enfin tranquille ! Et c'est là que j'ai vu un paquet, un beau paquet cadeau.

— Qui peut me faire un cadeau ? me dis-je à moi-même.

— Ça j'en sais rien ! me répondis-je à moi-même.

Je sais, mais quand on vit seul, on aime bien se faire des dial' sympas quelques fois.

— Bon ben j'ouvre ?

— Ben oui ouvres-le idiot !

Pareil, s'auto insulter est une pratique onaniste, mais à caractère oral... enfin si j'ose dire.

Bref, j'ouvris donc le paquet.

...

Il y avait un gode énorme à l'intérieur !... genre Rocco Siffredi, mais en pire... enfin... en mieux.

C'est là où La Chose est revenue à elle.

En tout cas, mis à part ce con qui est venu me faire la bringue... moi quand on m'parle du Père Noël, je me marre bien, on l'a jamais vu ! Et en tout cas l'autre taré, j'suis pas près de l'revoir !

PETIT SUICIDE ENTRE AMIS

Finally j'ai égorgé
quelqu'un !
J'sais c'est un peu coquin.
J'étais pas décidé à
m'trucider :
Un inconnu passait, ça a
coïncidé.

Gentiment j'ai fracassé
la nuque :
C'était comme si c'était
mon truc.
C'était pas méchant, juste à
divertir
Un ennui qu'à finit par
m'convertir.

Ça giclait d'partout, une
vraie fontaine ;
C'qui y a comme jus dans
la bedaine !
Fallait bien que j'ai sorte
les boyaux.
L'a fallu qu'j'nettoie tout
au tuyau.

Ensuite, je sais pas, ç'allait
mieux...
C'était juste un tantinet fa-
cétieux !
Quand y a rien à la télévi-
sion :
Faut prendre les bonnes dé-
cisions !

CELA EST CERTAIN PUISQUE C'EST IMPOSSIBLE

J'étais sur le quai d'une
gare, seul et désœuvré. Une
gare inconnue. Il y avait
plusieurs quais visibles,
mais un brouillard duve-
teux, frais, à l'odeur de
printemps, m'empêchait
d'en voir la fin. Cette gare
ressemblait à celles du XIX^e
siècle, avec sa voute en mé-
tal ouvragé et ses verrières.
Il y avait un silence... de
mort !
Je m'étais pourtant réveillé
de bon matin, frais et dispo,
la mine réjouie et le cœur
léger. J'avais pris mon café,
était descendu dans ma li-
brairie. Je me souviens
avoir allumé l'ordinateur.
M'être versé un verre de jus
d'orange, comme tous les
matins.
J'avais lu quelques courriels
amicaux, vu quelques pour-
riels mercantiles ; répondu
aux uns et ostracisé les
autres.
Je me souviens avoir mis la
main à plat sur mon cœur.
Senti un serrement à
l'intérieur de ma poitrine.
Et me voilà, sur ce quai
vide, et ce silence... de
mort.
Un bruit venant de loin, sur
ma droite, me fit tourner la
tête. Ça se rapprochait à
grande vitesse. J'entendis
des hurlements de plus en
plus précis. Un bruit de fer-
raille assourdissant. Je me
reculai, un peu craintif.
Une vieille locomotive à
vapeur passa à toute vitesse,
des flammes sortaient de sa
cheminée. Les wagons qui y
étaient accrochés étaient
remplis de corps en feu, de

bouches hurlantes, de mains
crispées et désirantes.

Je restais là. Hébété. Je ne
comprenais rien à la situa-
tion. J'étais incapable de
bouger. Debout sur mes
deux pieds, comme un bo-
vin incrédule.

Je ne sais pas combien de
temps ce train a mis pour
passer devant moi, mais ça
a duré longtemps.

Je me suis assis sur un banc
heureusement là, dans ce si-
lence... de mort.

Qu'est-ce que je pouvais
bien foutre là !

Et puis d'abord il était
quelle heure ? Je devais ou-
vrir ma boutique à dix
heures ! Et puis le train ?
Pour aller où d'abord ? Je
n'avais pas de raisons
d'aller voir l'une de mes
sœurs, ni mon frère, ni mon
neveu... ni d'amant à ren-
contrer.

Le bruit doux d'un autre
train se fit alors entendre.
Cette fois une légère mu-
sique l'accompagnait.
Comme une harpe, légère et
heureuse. Des rires, des
bruits de discussions en-
jouées.

Une phrase que j'avais lue
ce matin, de l'un de mes
correspondants, me citant
un ancien catéchète du nom
de Tertullien, revint à ma
mémoire :

"Cela est certain puisque
c'est impossible".

J'avais d'abord été suspi-
cieux sur l'intérêt de cette
phrase.

Et la citation entière était :

"Le Fils de Dieu a été cruci-
fié ?

Je n'ai pas honte puisqu'il
faut avoir honte.

Le Fils de Dieu est mort ?

Il faut y croire puisque c'est

absurde.

Il a été enseveli, il est ressuscité :

Cela est certain puisque c'est impossible."

Et puis : qui était donc ce Tertullien ? J'avais été sur wikipedia, car je suis curieux de nature, il fallait que j'en sache plus. Tertullien... en son siècle, deuxième de notre ère, fut le plus éminent théologien de Carthage. Voilà.

Mais pourquoi cette phrase revint à ma mémoire ?

"Cela est certain puisque c'est impossible".

...

Le train joyeux passa à toute vitesse. J'ai failli être happé. Je me reculai et je vis alors des sourires, des gestes joyeux et cette douce harpe dont le son couvrait celui de la locomotive.

"Cela est certain puisque c'est impossible".

Ce fut de nouveau ce silence... de mort.

"Cela est certain puisque c'est impossible".

J'étais mort ?

...

Des pas se rapprochèrent de moi, et sortant du brouillard je l'ai reconnu tout de suite :

Lorenzo ! Mon pote, mort en 1980. Il avait quinze ans... et il les avait encore ! Son sourire en coin que j'aimais tant, légèrement cynique, mais prévenant et empathique.

— Salut Denizio !

Il s'amusait souvent de ses racines corses, en "corsi-fiant" mon prénom.

— Salut Lorenzo, qu'est-ce tu fous-là ?

— Ben c'était l'heure de notre rendez-vous l'amin-

che. Tu vas pas rester là à regarder les trains comme une vache sacrée ?

— Mais c'est quoi ces trains ? L'un avec toutes ces horreurs et l'autre avec tous ces bonheurs ?

— Les trains des croyants, camarade !

J'étais stupéfait. Et la phrase de Tertullien prenait soudainement tout son sens :

"Cela est certain puisque c'est impossible".

Et je ne croyais pas à l'impossible.

— Et tu fais quoi là, toi ?

— Ben, on avait rendez-vous, et je pensais t'inviter à boire un coup.

— Pas mauvaise idée ! D'autant que j'avais soif soudainement.

Et voilà, je partis avec mon poteau, pour découvrir enfin ce qu'il y avait après...

Il n'y avait plus ce silence... de mort !

LE DERNIER DES NEUF

Venir
Sourire
Advenir
Parvenir
Trahir
Soupir
Souffrir
Gémir
Mourir

JE SUIS HEUREUX

Je suis arrivé sur le quai du port de l'île de Santorin, on était en mars, et à cette époque de l'année, il n'y a pas trop de touristes pour me boucher la vue et me bousculer de leur seule présence.

Ça faisait vingt ans, que Didier, Gérard et moi étions venus ici, pour quelques jours de bonheur partagé.

Je mettais mon sac sur le dos, il faisait un temps magnifique avec un ciel bleu, vierge de tout nuage. Il faisait un peu frais en ce début d'après-midi, et c'était agréable.

J'avais réservé une chambre dans un des nombreux hôtels de l'île, mais en demandant expressément une chambre avec vue sur la baie de Théra... en fait de baie, c'était la caldeira du volcan qui explosa vers 1600 avant notre ère : l'éruption minoenne.

Le chemin était court, j'y allais à pied, cela me détendrait pour commencer ce pèlerinage mémoriel.

J'arrivai à l'hôtel.

— Bonjour monsieur, fit l'employé.

— Bonjour, j'ai réservé une chambre avec vue sur la baie... monsieur Denis.

Le factotum regarda son registre des réservations.

— Ah oui ! Monsieur Denis... chambre 315. Troisi...

— Troisième étage, le coupai-je en souriant.

Il me rendit le sourire, il n'y avait rien de malpoli dans cette interruption, juste l'habitude de la numérotation des hôtels. Le premier chiffre indiquant pratique-

ment toujours l'étage où se situait la chambre.

Il me remit la clef et j'allais prendre possession de mon *home* momentanée.

Arrivé dans une chambre simple, mais agréablement peinte en bleu et décorée de quelques tableaux plutôt bien choisis. C'était spacieux.

Je posai le sac sur le lit, en sortais ce dont j'avais besoin : mes affaires de toilettes, car je n'aime pas les savons d'hôtel ou leurs serviettes rêches à force d'être lavées. Une belle chemise blanche, col Mao, un sarouel blanc aussi, très bouffant et des sandales neuves en beau cuir brun clair ainsi que mes lunettes noires, étant très sensible aux rayons de l'astre suprême. Sans oublier une boîte en bois où j'avais mis quelques autres affaires.

Je pris une douche pour me détendre. En sortant, je regardai la baignoire... sachant ce que j'étais venu faire ici.

Je souris.

Je mis mes vêtements de voyage dans le sac destiné au lavage de l'hôtel et je m'habillai, puis je pris dans la boîte mon livre en cours. Je sortis. Remis la clef au comptoir et sortais humer l'air du passé.

Je me revis avec mon amour perdu et notre compagnon de vie et de jeux érotiques. Nous étions un trio d'hommes, d'hommes heureux d'être ensemble. Ça reste la plus belle période de ma vie.

J'allais immédiatement à la terrasse de ce café où nous avions été tous les trois.

Je m'assis, regardant la mer, de ce bleu magnifique, si pur... et cette mer emplit de légendes éternelles.

Me souvenais alors le sourire de Didier me regardant, moi si reconnaissant envers lui de m'avoir emmené ici. Au paradis.

Un garçon arriva :

— Good afternoon, mister, what do you want.

Parlant l'anglais, et comprenant parfaitement que sapé ainsi je pouvais passer pour une sorte d'engliche excentrique, je lui répondis, sans trop d'effort sur l'accent anglais, afin de lui faire comprendre, très poliment, et gentiment que je n'étais pas anglais, ni encore moins un amerloque.

— Aïe ouante euh bire plize.

— Ah vous êtes français ?

— Oui, répondis-je en souriant amicalement.

— Et vous êtes là pour le festival ?

— Quel festival ?

— Le Festival de cinéma qui débute demain.

— Non, désolé, c'est un autre film qui va se dérouler, dis-je mystérieusement.

Le garçon paru surpris... c'était la réaction à laquelle je m'attendais, mais en bon garçon de café, il n'insista pas.

Je repris ma méditation, un léger sourire aux lèvres et une goutte perlant à l'œil.

J'étais heureux.

Le garçon revint, je pense qu'il me vit songeur... il ne déranger pas mon extase ; posant la bière et un petit pot de chips.

J'ouvris le livre et commençai à lire, là où je m'étais arrêté la dernière

fois.

La bière était agréable, le soleil pas trop chaud, le vent doux et l'atmosphère calme... sans troupes de la gent touristique. Ce n'était pas dommage.

En fait, j'étais le seul client sur cette terrasse, heureux qui comme Ulysse...

Enfin ce fut l'heure, l'heure du dernier voyage, l'heure de l'adieu, l'heure du soleil en train de prendre ses quartiers de nuit.

Je rentrais à l'hôtel, marchant tranquillement, humant l'air ambré de cette fin de journée. J'étais bien, soulagé d'être ici. Pour cette dernière journée.

Je remis une lettre à l'accueil, disant que quelqu'un allait venir la prendre demain en me demandant.

Je rentrais dans ma chambre et me déshabillai.

Je pris dans ma boîte les objets qui y étaient : un cigare Cohiba N°4, un briquet, la bouteille de Oban 18 ans d'âge et mon verre à whisky, fétiche de ma vie d'avant.

Je m'installai, nu, sur le balcon, allongé dans un transat au tissu coloré et agréable à la peau. J'allumai le cigare, me servis un bon verre et regardant le soleil se coucher, je pensais à tout ce que j'avais accompli. J'étais heureux parce que ce que j'avais fait, je l'avais fait pour les autres. Je l'avais fait pour l'autre... mon amour perdu et notre compagnon aimé.

J'avais écrit tout ce que j'avais à écrire, j'avais espéré... mais rien ne vint, autre que le vent dans mes

oreilles.

La nuit tombait, je me levai, je fis couler un bain chaud.

Je pliai mes affaires le plus correctement possible ; les posai sur le lit, bien proprement.

Le bain était prêt.

Je pris enfin dans la boîte le gros cutter.

Je m'étendis dans l'eau bien chaude et rassurante.

Je fis deux entailles à chacun de mes poignets, dans l'eau.

J'eus le temps de voir l'eau rougir, mais je regardais déjà le plafond, imaginant le ciel par-dessus moi.

J'étais heureux.

Le commissaire appelé en urgence le lendemain matin eut la lettre que j'avais laissée. Il y avait un billet de deux cents euros avec ce mot :

"L'argent ne sert à rien, sauf à essayer de me faire pardonner auprès de la personne qui m'aura trouvé. Je lui dois bien ça. Encore toutes mes excuses."

AVOIR LA BANANE

On peut bien rire de la mort,
Les chochottes donnent tort.
Et pourtant c'est si drôle.
Imaginez ici pour ce rôle :

Un homme, dans la rue
Marche, rien d'incongru.
Mais la peau d'une banane
Va rencontrer sa tatane.

Il glisse, et s'explode la tête,
Le sang gicle, c'est chouette !
Le cervelet roule par terre,
Ô joie, pourquoi la taire ?

Eh oui, ici le gag suprême
Est dévoilé : c'est le dilemme !
La mort atroce d'un quidam,
Sur ce triste macadam.

Vous aimez toujours les bananes ?

SUICIDE PARTY

Il fallait que je me suicide, non pas parce que j'étais triste, non. Ç'eût été mesquin. Non pas à cause de la taxe foncière. Ç'eût été de l'avarice. Non... je m'en-nuyais... à en mourir.

J'ai donc pris une corde, c'est le truc le plus simple que j'avais trouvé. Je l'attachai en hauteur, à un crochet que j'avais installé à une poutre de la librairie. En plus, je voyais ça comme un beau tableau : un mec, tout seul, pendu dans sa boutique... belle image pour égayer les pages blanches de quelque quotidien régional.

Bref, je fis un nœud, le mieux possible, je n'avais pas l'habitude de ce genre de pratique ; pour tout dire, c'était même une première ! Ensuite je mis la corde autour de mon cou, je grimpai sur un tabouret. La hauteur était suffisante pour danser un dernier pogo.

Vlan !

Je renversai le tabouret... et j'entendis mon cou craquer : "Chouette ! Réussi" me dis-je à moi-même. De toute façon il n'y avait, comme d'habitude, personne pour me voir.

Et puis j'ai attendu.

Au bout d'un temps assez long, genre la durée d'une série américaine, j'étais là, comme un con au bout de cette putain de corde.

Je me faisais chier à attendre que ça vienne.

Rien, nada, que dalle.

J'ai fini par en avoir marre, alors je me suis balancé, d'abord j'ai trouvé ça drôle, mais quand je suis tombé

par terre, j'ai failli me faire mal à la tête. Ça aurait été bête.

Je me suis dit que la date de péremption de la corde devait être dépassée, et que c'était pour ça que ça ne fonctionnait pas.

Et si je me faisais écraser par une bagnole ? Bon, c'est plus violent, mais là, aucun doute, ça ne pouvait que fonctionner. Les voitures n'ont pas de date butoir (si j'ose dire).

Je me suis donc allongé, juste à la sortie du virage, ça tombe bien, c'était devant ma boutique.

Une voiture arriva, je fermai les yeux et je dis :

— Au r'voir tas d'cons.

La voiture me passa dessus, ma cage thoracique fut écrasée dans un bruit de craquement d'os, et la voiture continua.

J'étais là, allongé... et je respirais encore !

Je me suis dit, que ce n'était pas suffisant... et si un camion passait ? Là ce serait cool. De jolies traces rouges peinturluraient le macadam. Quelle chance ! J'entendais l'arrivée d'un gros poids lourd. Un mec pressé. Il devait bien rouler à 90, en pleine agglomération.

Ça a fait "Crac". C'est mon crâne qui a pris la roue avant droite. Le mec a dû ne s'apercevoir de rien : le bahut continua sa course sans s'arrêter.

Là c'était quand même du "pas de chance". J'avais le cou ensanglanté par la corde, le ventre explosé par la voiture et la tête écrasée par le camion... et j'étais toujours là.

Seul, comme un con.

Je me relevai, et retournai dans mon antre. Ce n'est pas Jean-Marie qui m'a laissé un vieux flingue l'autre jour ? Un truc vieillot et assez pourrave. Mais il m'avait dit :

— Attention, il y a une balle engagée je crois.

Je ne sais vraiment pas pourquoi il m'avait laissé ce machin, alors que je déteste les armes à feu. Ça peut être dangereux !

J'ai été le prendre, je l'ai mis contre mon crâne, mais écrasé comme il était, je me suis dit que ça servirait à rien.

J'ai pointé le canon contre mon cœur.

Bang !

La balle a traversé le muscle cardiaque et est allée se loger dans le mur, juste derrière.

Le sang commençait à gicler un peu partout. Ça faisait vraiment assez dégueu.

Je me suis dit que j'allais devoir faire un gros ménage après ma mort. C'est malin.

Je suis allé dans ma cuisine, me disant qu'avec un couteau, je pourrais peut-être essayer un seppuku, ce que l'on nomme aussi "hara kiri", mais ce dernier terme me fait trop rire.

J'ai donc en effet pris un couteau, un grand couteau à pain. Un truc mastoc. Je me suis mis en tailleur. Je sais pas pourquoi, je crois que j'imaginai que c'est ainsi que les samouraïs accomplissaient le rituel.

J'enfonçai donc l'outil dans mon ventre et j'effectuai une rotation au couteau, dessinant une sorte de rond. Mes boyaux sortirent de la plaie béante et s'étalèrent

entre mes jambes.
C'était assez chaud comme
sensation.
Mais très sale.

C'est là que je me suis ré-
veillé : J'étais avec une
corde au cou, et...

LÀ ET ICI

Je suis là
Je suis las
Il n'est pas là
Il n'est pas ici
Je suis *vici*
Je suis roussi
...fini

MORAL

Regards vides,
Oreilles rigides,
Pensées absentes ;
Moral : descente.

Seul en face,
Que je n'y fasse :
Vain et vent ;
Mort vivant.

LE VOYAGE

Je regarde par la fenêtre et
je le vois fumant sa ciga-
rette, tranquillement accou-
dé. Il pense à ce petit matin
sans doute.

Puis, je le vois préparant
son café, après une longue
nuit d'amour, nonchalant et
blasé. Il ne pense à rien,
puisqu'il n'y a rien à pen-
ser.

Ensuite, je le vois affalé de-
vant la télé, il regarde les
actualités ; pas de quoi
vraiment faire sourire, et
pourtant j'aimerais tellement
lui en décocher un.

Après je le vois, se bichon-
ner dans la salle de bain, se
préparant le visage pour
cette énième journée à tri-
mer. Il ne sait même pas
que je passe.

Enfin, je le vois à la porte,
prêt à partir, encore, comme
tous les matins. Il va ail-
leurs, et moi il ne me con-
naît pas.

Après quatre étages, je
m'écrase dans un fracas
d'os et de giclées, sur le sol
bitumeux de la rue.

Je suis un inconnu.

MON P'TIT POULET

Je l'ai vu, il était beau, dodu
et bien de sa personne, alors
j'ai commencé par l'appel-
ler :

— Oh oh, salut mon poulet,
qu'est-ce que tu fais là tout
seul ?

Il ne s'est même pas retour-
né, mais a pressé le pas.

Alors j'ai continué à le
suivre, pressant moi aussi le
pas. Il me plaisait trop, il
fallait qu'il fût à moi.

Il a commencé à courir.

Je couru aussi.

Il avait l'air affolé le pauvre
chéri, mais j'avais trop en-
vie de l'avoir en bouche.

Il a tourné à droite après
une barrière, on se retrou-
vait tous les deux dans un
champ. Personne alentour :
j'allais pouvoir satisfaire
mon besoin de lui, qu'il le
veuille ou non.

Je nous revois dans cette
course folle, lui complète-
ment éperdu de peur, et moi
de désirs.

J'ai enfin réussi à lui sauter
dessus. Il faut bien le dire,
j'étais plus grand que lui.

Je lui ai tordu le cou d'un
coup sec.

Il était enfin à moi.

Mais maintenant une ques-
tion me taraudait :

...comment on plume un
poulet ?

TOUT MON... TOI

Huit ans et plus même
 Didier je t'aime
 Absent, absent
 Sans toi... réticent :

Ma détresse
 Ma tristesse
 Mon cœur
 Sans toi... peur :

Je vais vieillir
 Mes os saillir
 Défraîchis
 Sans toi... avachis

...Sans toi.

FATALITÉ

J'avais quelques amants depuis un certain temps, pour égayer un peu ma solitude. Mais voilà, je pensais enfin avoir trouvé l'homme de ma vie.

J'ai donc écrit à mes "partenaires de jeu" une gentille missive afin de me faire pardonner la fin de nos relations... épisodiques.

Je ne m'attendais pas à la visite d'un de ceux-là.

C'était l'autre jour, j'étais en train de travailler sur un prochain livre. Quand il est entré. Il avait l'air furax et j'avoue avoir eu un peu "peur".

— Ton dernier courriel, m'en a appris beaucoup.

— Ah ? j'étais surprise.

Je sentais qu'il avait besoin d'exprimer son ire. Je le laissais donc dégueuler sa haine.

— Tu peux croire tous tes délires cérébraux tant que tu veux et quand tu veux, cela je m'en cogne royalement et tu n'as pas idée de combien je m'en cogne ! Mais essayer de me prendre pour un con, mauvaise pioche tête de nœud ! Quand tu dis le mot "honnêteté", apprend d'abord le sens de ce mot avant de l'employer à tout-va ! ²

J'étais sur le cul. Comment un mec que je n'avais "vu" qu'une seule et unique fois pouvait-il ainsi péter un câble, parce que je lui avais dit que j'avais trouvé le

bonheur ? Mais il continua sur sa diatribe rancunière.

— Quant à changer de sexe, un pote m'a dit de me méfier, je cite : « un trav chauve, qui en plus veut devenir trans³, en plus est au RSA et habite pour couronner le tout dans un trou perdu, il s'est foutu de ta gueule ! »

Je m'étais assise... "un pote aussi bien renseigné... ça devait être un esprit supérieur" me suis-je dit en souriant, narquoise. Mon sourire n'a pas eu l'air de lui plaire. Je me suis rapprochée de mon "juge de paix", une batte de base-ball, apte à calmer les esprits chagrins. Il a fallu qu'il conclue enfin.

— Tu n'es qu'un sale con, grand mytho de service et un pauvre débile qui devrait atterrir et mettre les pieds dans la réalité et sur terre ! Je plains ta vie de merde pauvre débile de mytho. Tu as eu tort d'essayer de me prendre pour un con ! C'est une insulte à mon intelligence, pauvre abruti.

Sur ce... il a fait demi-tour, il a claqué la porte.

J'ai juste entendu le bruit des freins du quinze tonnes qui passait en trombe sur la route, devant ma boutique.

Un bruit de craquements, et une ligne rouge avec des petits bouts de son intelligence sur le macadam furent son épitaphe.

² Le catilinaire (discours violent s'adressant à quelqu'un) est mot pour mot (nonobstant les fautes de français que j'ai corrigée) ce que j'ai réellement reçu de la part de "Truc", par courriel.

³ On ne devient pas "trans"... on l'est.

ATCHAÔ

Se trancher
 La gorge
 Revanche
 Sur la vie
 C'est fini
 Le flot
 Rubicond
 C'est le lot
 Du con
 Qui part
 Une marre
 De sang
 Et l'éternel
 Tunnel
 De lumière
 Hospitalière...
 ...atchaô

SANS CONNAISSANCE

Rue Pierre Marcel. Seul,
 devant la porte ; le silence.
 J'ai été revoir Le Marty,
 aux Gobelins. Tu te rap-
 pelles ? Ce dîner que tu
 m'avais offert un soir de
 juin. Tu étais si heureux de
 m'y emmener. Et moi si re-
 connaissant. Nous étions
 heureux et inconscients de
 l'avenir. Mais ce moment je
 m'en suis souvenu en re-
 passant devant, dans le bus.
 Moment fugace de souvenir
 rebelle qui refait surface.
 Ensuite j'ai essayé de re-
 trouver cette petite boutique
 de plantes que tu connais-
 sais, c'était un peu plus
 haut, vers la place Monge,
 plus ou moins avant. Toi
 qui adorais tellement les
 plantes pour habiller ton
 jardin d'hiver de couleurs
 exotiques.
 Je suis aussi repassé à Den-
 fert Rochereau, dans ce pe-
 tit café, où avec Gérard
 nous nous étions arrêtés.
 J'avais pris un chocolat lié-
 geois. Tu étais toujours sou-
 riant, surtout ce jour-là,
 avec tes deux hommes.
 Nous étions bien. Je vous
 avais laissé tous les deux
 pour l'après-midi. J'avais
 "quartier libre" et j'avais
 été au musée de l'histoire
 de Paris, je ne me rappelle
 plus le nom aujourd'hui.
 Mais cette après-midi, hors
 de toi, avec l'assurance de
 te retrouver le soir même, a
 été un enchantement.
 Soudainement, après tant
 d'années, je m'aperçois que
 j'ai perdu le fil des endroits
 que nous avons visités, où
 nous nous sommes assis, où
 nous prenions le temps de
 vivre.

Un dernier me revint à la
 mémoire ; ce restaurant,
 vers Solférino. Gérard nous
 y avait conduits. Tu aurais
 bien voulu qu'il eût une
 casquette de chauffeur... ça
 t'amusait tellement de
 l'imaginer.

...

Et puis je suis revenu, là où
 j'ai passé les quinze plus
 belles années de mon exis-
 tence. Grâce à toi je suis
 devenu un homme, un
 homme avec l'envie d'être
 autre chose qu'un simple
 passant. Tu m'as appris à
 penser, à me remettre en
 question, à évoluer.

Je me suis assis sur le re-
 bord de la grande fenêtre.
 Évidemment la maison a été
 vendue. Je ne sais pas
 comment est l'intérieur dé-
 sormais. Y a-t-il encore des
 plantes et des oiseaux exo-
 tiques ? Ton esprit habite-t-
 il encore la demeure ?

Je ne sais.

Je me suis assoupi.

J'étais soulagé.

Heureux.

2 juillet 2018

Brève dans Le Parisien :

"On a retrouvé le corps
 d'un homme, assis sur le
 rebord de la fenêtre d'une
 maison, à Gentilly. Un
 homme d'une cinquantaine
 d'années... sans connais-
 sance."

L'ARRACHE QUEUE (envie meurtrière)

Mots
Inutiles
Sexe
Érectile
Caresses
Subtiles
Hardiesse
Je me baisse
J'écarte
Tes cuisses
J'esquisse
De ma langue
Un plaisir
Cruel
Sur ta rondelle
Tu te retournes
Je contourne
Ta queue
Tendue
Alors étendu
Tes couilles
Je gobe
Et rendu
Ma fripouille
D'un coup
Sec
Ton joujou
De mec
Fini
Coupé
Ensanglanté
Esbité
J'ai mon
Plaisir
Barbare
Je me barre.

SACRÉ CAFARD

Je marchais tranquillement dans ma librairie, faisant les cent milliards pas en tournant en rond, quand soudainement j'entendis une petite voix :

— Ne m'écrase pas Ducon !
Je regardai alentour... ma librairie n'étant pas bien grande, ça n'a pas mis longtemps : personne !

— Naaan mais fais gaffe... meeeerde !

La voix semblait venir du sol.

Je m'étais arrêté net dans mon mouvement pédestre et j'avais sous la semelle de ma sandale : un cafard !

Un petit mouvement de torsion de ma cheville, et la discussion était close ! Mais honnêtement, vous en connaissez beaucoup vous des blattes qui déblatèrent ?

Je bougeais mon pied et le posais à côté ; dans le même temps, je me baissais pour regarder de plus près si j'étais pas devenue complètement maboule à force de ruminer sur mes échecs sentimentaux.

— Tu veux ma photo ?

La "chose" avait ce je ne sais quoi de ce langage fleuri qu'on ne voit presque plus que dans certains films pour adultes dégénérés comme moi, genre "Minions" ou "Shrek". En plus il avait l'accent titi parisien typique des arrondissements populaires.

— Euuuh, je suis désolé... Monsieur...

Je m'aperçus à ce moment que je commençai à entretenir une conversation avec un représentant de l'ordre des blattoptères. Mais bon,

plus rien ne m'étonnait après la branlée que je m'étais prise avec mon dernier "coup de cœur".

— M'appelle pas "Monsieur" ; moi c'est Marcel !

— Ah ? Beeeen, bonjour Marcel. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Ouaih ! Pour sûr, ça mon gars.

— Ah ? Quoi ?

— Arrête de tourner en rond, tu vas faire un cercle dans le sol si tu continues, et puis j'en sais quelque chose : avoir le cafard, c'est comme qui dirait ma spécialité.

Je m'assis devant lui, à l'indienne, je mis mes mains sur mes genoux, et je me baissais pour continuer cette conversation. Quand soudainement un bruit fracassant vint interrompre le silence laissé par l'absence de visiteurs dans ma boutique.

Je me tournai en direction du bruit.

Une voiture venait d'embrasser un quinze tonnes.

Deux corps humains, inanimés, ensanglantés, désarticulés, sortaient de l'habitable... l'un sans tête.

Le spectacle était assez incroyable. Je n'avais jamais vu ça hors de certains films. Je me retournai pour donner mes impressions à Marcel... ...il avait disparu.

— Sacré cafard !

Il était parti.

LE MOT FIN

Déçu
De l'issue
Aperçue :

Tout seul
Ma gueule
En linceul

MIROIR, SALE CON-
NARD DE MIROIR

Je me suis levé, et je m'apprêtais à me laver les dents, alors que mon café coulait mollement, goutte à goutte dans la cafetière.

J'étais face à mon miroir de salle d'eau, lorsque mon reflet se mit à être... indépendant !

— Bonjour Monsieur Denis.

J'avais la brosse à dents entre une molaire et une incisive, et la mousse du dentifrice au bord des lèvres. J'étais pétrifié dans ce mouvement habituel matutinal.

Je regardais mon "reflet"... incrédule.

— Comment allez-vous alors, suite à l'édition de votre dernier ouvrage qui a fait le flop tant convoité ?

Je n'eus toujours aucune réaction. Dans la position "pause" du mec qui se brosse les dents.

Et puis, je ne sais pourquoi, mais j'ai finalement répondu à ce putain de reflet qui faut bien le dire, commençait à me les briser... menus ! Je décidai de faire le mec qui s'en branle, et que ça en touche une sans déranger l'autre :

— Oh, vous savez, un livre, il faut le temps pour qu'il

prenne. Le lectorat est versatile.

— Oui, évidemment...

J'avais réussi à désarçonner ce con, visiblement il cherchait à se rattraper à la dernière branche :

— ...vous avez d'autres projets d'écritures en cours ?

"J'te l'ai bien mis profond" pensais-je en moi-même... face à... moi-même. Je continuais sur le même ton dégagé, presque insouciant.

— Oui, huit livres, dont trois pas encore commencés.

— Houlaaaa, mais dites-moi, vous êtes très "productif".

— Bah, faut bien passer le temps...

Merde ! Je m'étais découvert, je venais de lui tendre la cravache pour me frapper.

— Comment ça ? Voulez-vous dire, qu'à force d'attendre que les autres réagissent, vous vous faites chier comme un rat mort dans un bocal à cornichons ?

"Tiens ? Me dis-je à moi-même, tout seul ; il utilise l'une de mes expressions favorites."

— Boooaaa, les gens font ce qu'ils croient devoir faire. C'est leur problème. Moi, au final, j'aime écrire, alors j'écris. Et puis au moins quand j's'rais crevé, il restera quelque chose de moi. Mais ça me gêne pas.

— Vraiment ?

— Ouai, je m'en bats les couilles avec une raquette en barbelés !

Il parut agacé de cette citation... une phrase que j'ai reprise d'un vieux pote à moi. En fait mon reflet avait

la même expression que moi tout à l'heure, quand il m'avait sorti "le rat mort..." Mon reflet connaissait-il aussi cette citation ?

— C'est assez piquant comme réplique Monsieur Denis. Vous ne pensez pas que nos lecteurs vont être dégoutés et même déçus de ce langage ordurier ?

— Qu'ils pensent ce qu'ils veulent. C'est même leur droit le plus strict de ne pas aimer ce que j'écris ou dis, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse.

Et là, soudainement, je me suis demandé pour quel média travaillait mon reflet :

— Au fait, pour quel journal écrivez-vous ?

— Ce n'est pas pour un journal, mais pour faire du remplissage dans "Chatouillons la mort avant qu'elle ne nous fasse rire, poèmes et textes morbides".

C'est à ce moment que je me suis réveillé, j'étais à mon bureau, alors que l'imprimante ronronnait encore, j'étais en train de "sortir" ce livre que vous avez entre les mains... et si vous vous demandez comment ça se fait que j'ai pu y insérer cette histoire... demandez-vous d'abord si c'est bien sérieux de discuter comme ça avec son... reflet ! Et puis, de quoi j'me mêle ?

UN PETIT COUP C'EST AGRÉABLE

Il m'a répondu : "Trop gros !" Soudain, des désirs amoureux. Alors d'un coup je l'ai égorgé : J'avais un peu soif d'une gorgée.

COUCOU M'AMOUR

— Chéri, je suis là !... Je revenais d'un voyage d'étude morphologique avec un grand barbu baraqué, durant une bonne quinzaine. Il m'avait appris bien des choses.

Il faisait nuit ; une de ces douces nuits chaudes d'été où l'on guette chaque petite brise, chaque petit courant d'air frais.

Je n'entendais que le silence.

— Géraard... chéri, je suis de reuuuutour !

...

Silence.

Je montais au premier. Malgré la petite grippe que je couvais et qui me bouchait le nez, je me déshabillai, de toute façon, avec cette chaleur, ça ne risquait pas d'empirer. Et j'étais en pleine forme, suite à cette étude très approfondie.

Je m'approchai du lit. Mon minou était en train de dormir, toujours si paisiblement.

Je me mis contre lui, lui dans les draps, et moi... pas : trop chaud.

Je voulais caresser son beau fessier, ses épaules et son cou. Mais je me suis dit : "Non Denis, laisse-le dor-

mir, pauvre chéri. Il a dû avoir une dure journée de labeur".

Et je me suis endormi, joyeux déjà de retrouver mon Gérard demain matin pour qu'il me fasse des guili-guili et toutes ces sortes de choses.

C'est au petit matin que je m'en suis aperçu. Mon chéri d'amour était une sorte de reste de lui-même.

Un cadavre froid !

LA RECETTE DU CAFARD AU JUS

Prenez un cafard bien gras, un de ceux qui trottent comme ça, tous les jours.

Coupez-lui les pattes... toutes les pattes, elles vous serviront pour écrire vos dernières pensées. Donc laissez-les mariner là, à côté d'un disque de Tino Rossi... c'est juste pour attendrir.

Ensuite écarter l'anus du cafard et fourrez-lui toutes vos idées noires ; les dernières factures de téléphone, voire le téléphone lui-même ; vos archives de lettres de rupture ; beaucoup trop nombreuses !

Assaisonnez avec du poivre à éternuer ; du piment du bagne de Cayenne ; du sel de la vie, enfin ce qu'il vous en reste et refermez avec un bouchon de liège... ou de Bruxelles, c'est pas très important.

Faites bouillir vos larmes dans une casserole bien rouillée et plongez-y votre cafard ainsi préparé.

Laissez cuire un peu, juste le temps que le cafard se noie. Puis laissez agir la recette durant une nuit entière.

Pour le matin, après vous être brossé les dents, pris votre douche, bu votre café ; vous avez deux solutions :

Jeter la préparation à la poubelle, de toute façon ça a un goût de chiotte ; ou alors...

... vous pendre.

Bon appétit !

DESTIN

J'me souviens

Un éclair ? Tiens ?

Au premier jour

Au dernier jour

Destin atavique

Fini atomique

PRISE DE TÊTE

Je me suis posé la question :
Finalement si nous existions
Dans une autre dimension ;
Je serais une mante en action !

Mais je serais lesbienne !
Oui, et alors l'antienne :
La mante dite religieuse
Étête son amoureuse ?

BIZOO

J'écris, pour passer le temps,
j'écris parce que je ne sais pas faire grand-chose d'autre. Si évidemment, je sais faire la vaisselle... quand ça me prend.
Je me lave les dents, je lis mes courriels, je compte les likes. Je me fais un peu de tambouille... faut bien manger pour vivre.
Et puis j'écris alors, pour passer le temps. Je dis pas que je suis pas heureux. Faudrait être un bien gros con pour penser ça. J'ai la chance de faire ce que j'aime, alors que d'autres triment sans joie dans un quotidien rabat-joie.
Je continue à écrire, pour passer le temps. Mais j'ai besoin du sourire... ou de l'avis de l'autre. J'ai fini d'écrire, c'est une perte de temps. Je ne sais pas ce que ça vaut toutes ces pages ; mais moi ça m'a bien amusé de passer le temps.
Plus de mots
Plus de like
Plus de souffle
Plus de rien

J'ai brûlé mes papiers, effacé mes données.
Personne ne profitera sans

moi de mes gribouillis. Ils n'en ont pas voulu avant. Il n'y aura rien après.

Bizoo

ATTIRANCE

Qu'elle	On la suit
Est belle	Du regard
Grande	Happé
Svelte	Par son
Silencieuse	Aura
Dans	Pour elle
Cette robe	On perd
Noire	La tête
Elle marche	Quand
Se déhanche	Elle manie...
Elle est	
Attirante	...Sa faulx

FAITES SORTIR
L'ACCUSÉ

Je revenais d'un anniversaire. Celui d'un vieux pote, j'avais sans doute un peu bu. Cette route à la con, surtout de nuit et à scooter, faut avouer : on n'y voit que dalle !

Et, même à la lueur de la lune, tous les buissons sont gris. Et voilà cette meuf qui se trimballe au beau milieu de la route.

Vlan !

Elle est étendue sur le bitume, raide.

Je sais pas pourquoi, mais les gendarmes sont arrivés tout de suite. Y perdent pas de temps les perdreaux !

— Alors, monsieur Denis, on renverse les dames maintenant ?

— Comment vous connaissez mon blase ?

— Parce qu'on vous connaît bien.

J'étais assez fier tout de même, "au moins j'ai quelques admirateurs", me dis-je en moi-même. Bon, j'aurai préféré qu'ils aient une autre occupation que cette profession... enfin !
Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a !

— Alors je suis inculpé ?

— Eh bien oui, monsieur Denis. Les mains dans le dos s'il vous plaît.

C'était tellement gentiment demandé, comment refuserais-je ?

Et me voilà menotté, embarqué, encellulé.

La nuit passe et je me réveille sur ce banc, dans cette cellule de dégrisement.

Je réunis mes souvenirs qui

s'étaient éparpillés de-ci de-là. Ils vont bien, merci. Je me rappelle alors de cette drôlesse que j'ai tuée avec mon engin à deux roues.

Quelqu'un arrive, je range mes souvenirs dans ma poche.

— Allez ! Arrives, tu es en garde à vue.

— Mais pourquoi ?

— Pour avouer.

— Avouer quoi ?

— Ton crime, canaille !

— Mais j'ai rien à avouer, puisqu'on sait tous ce qu'il s'est passé sur cette putain de route à la con.

— On l'a déjà interrogé.

— Qui ?

— La route ! Elle a un alibi. C'est pas comme ça que tu vas t'en tirer mon bonhomme. Elle y est pour rien la route, et inutile de l'insulter de surcroît, racaille !

J'étais sur le cul, et pourtant toujours debout... j'étais où là ? Dans un asile ? Une pièce de théâtre ? La quatrième dimension ? La caméra invisible ?

— Okay okay, on va se calmer, de quoi je suis inculpé ?

— De meurtre avec préméditation.

— Comment ça "avec préméditation" ?

— Ben oui ! Vous aviez prévu de sortir à scooter ?

— Oui, fis-je éberlué.

— Donc il y a préméditation...

Il attendait une réaction de ma part.

J'étais vidé.

— ...

Il reprit alors, bombant le torse, levant la tête, fier comme un gendarme peut l'être quand il vient d'in-

venter le fil à couper le beurre.

— ...Puisque vous aviez prévu d'avoir l'arme du crime avec vous.

Je m'assis d'un coup sur une chaise.

— Debout !

Je me mis debout, il s'assit devant moi, à son bureau.

— Assis ! Dit-il d'un ton sec et sûr de lui.

Je m'exécutais.

— Je peux dire quelque chose ?

— Ta gueule !

— Bon bon.

— Alors, tu vas parler ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Ce qu'il est écrit là... dans le texte qu'on est en train de nous écrire.

J'étais un peu perdu, parce que je ne savais pas à l'avance mon texte.

— J'avoue...

— Aaaah ! Tu avoues donc !

— ...que je suis perdu.

— Pourtant tu es là !

— Certes.

Le poulet de Bresse se pencha alors dans ses papiers, on dirait qu'il ne savait plus quoi trop dire.

— Bon, tu es donc coupable, tu vas passer en jugement.

— Mais je dois d'abord voir un juge pour une comparution, non ?

— La procédure a été simplifiée depuis cette nuit. Tu passes en jugement pour entendre le verdict.

— Comment ça le verdict ?

— Tu penses bien que tout est déjà écrit. Alors inutile de tergiverser : tu es coupable un point c'est tout.

— Bon bon, répondis-je avec philosophie.

Je me levai, passai la porte et arrivai dans une grande salle aux belles boiseries clinquantes et qui sentaient bon la cire d'abeille.

J'étais debout, devant trois personnages. Celui du centre était habillé de rouge et les deux autres en noir. Ils avaient de beaux chapeaux avec un pompon. Ils étaient très sérieux, la mine grave et lourde.

— Accusé, levez-vous.

— Je suis déjà debout.

— Votre gueule, vous parlerez quand on vous le dira.

Je remarquai le voussellement très protocolaire, lui aussi sentait fort la cire d'abeille.

— ...

— Vous êtes accusé d'avoir, avec préméditation, assassiné la demoiselle avec votre scooter suivi de délit de fuite.

— Mais pas le moins du monde ! J'étais là.

— Et la fuite d'essence ! Vous en faites quoi ?

— La fuite des sens ?

— La cour appréciera.

— Quoi donc ?

— La cour a apprécié.

— ...

— Vous êtes donc condamné à mort, sur le champ.

J'étais abasourdi. D'autant que la mort avait été abolie depuis déjà un bout de temps.

C'est là où je me suis retourné.

Elle était là !

Habillée de noir.

Elle me souriait, narquoise.

Je l'ai reconnu : c'était la mort que j'avais tuée...

...mais pas assez.

Damned !

L'INÉLUCTABLE

La mort est belle
Et non cruelle :
L'étincelle
D'un nouvel
Éternel.

Chatouillons la mort
Avant qu'elle
ne nous fasse rire
Car y a vraiment rien d pire
D'crever triste...
...alors...

FIN

Écrits noirs et gris avec la mort comme
compagne. Quelques poèmes épars
entrecoupés de courtes nouvelles aux
accents d'humour aussi noir que la robe de
la Camarde.

"UN PETIT COUP
C'EST AGRÉABLE

Il m'a répondu : "Trop gros !"
Soudain, des désirs amoraux.
Alors d'un coup je l'ai égorgé :
J'avais un peu soif d'une gorgée."

